

Note d'intention

Le parcours initiatique des gens qui m'entourent est quelque chose qui m'a toujours fasciné et, à force de grandir, d'apprendre à me connaître et à connaître l'autre, je me suis plongé dans mon propre parcours initiatique, du moins dans ce qu'il a été jusqu'à la fin du lycée et j'en ai tiré la question suivante :

En quoi celui-ci est-il différent de celui de mes pairs et en quoi est-il similaire ?

La réponse à cette question a rapidement impliqué nombre de champs de réflexion très actuels et par lesquels, je me suis toujours senti très concerné, à savoir le rapport au corps, au genre, plus largement à l'identité, à la mise en scène de sa propre vie, à la romantisation de celle-ci et à l'urgence d'exister, de plaire et d'être aimé.

L'écriture de *Rhapsody in red* est avant tout motivée par l'urgence de déconstruire un récit initiatique, un portrait de ma génération que j'ai souvent vu dépeinte dans des représentations dans lesquelles je me suis rarement retrouvé, que j'ai souvent trouvé didactique, simpliste ou moralisatrice.

Le projet a donc été au départ de proposer une représentation plus nuancée, plus fluide et plus juste des enjeux qui sont les nôtres afin, d'une part, de se les réapproprier et d'autre part, de rendre ces enjeux universels, car ils le sont tous et de donner un pouvoir émancipateur au film, laisser n'importe quel spectateur trouver sa porte d'entrée et se faire l'expérience intime.

Ma porte d'entrée a été celle de la romance tragique. L'espace du couple et de la dépendance est un endroit qui me fascine parce qu'il a toujours constitué dans ma vie le lieu où les pulsions se déchargent, où le contrôle de soi n'existe plus et où tous les mécanismes de défense qui régissent notre quotidien sont mis en application jusqu'à devenir obsolète.

Ils sont, au quotidien, amenés à leur paroxysme jusqu'à ne plus fonctionner du tout.

L'espace du couple est donc l'endroit parfait pour aborder toutes les problématiques de construction évoquées plus haut.

En me plongeant donc dans mon propre parcours initiatique, il m'a semblé que mon rapport aux relations amoureuses, à ma sexualité et à ma propre identité avait été largement influencé par l'omniprésence autour de moi d'une mythologie autour de cette romance tragique, de l'abandon à son partenaire et de l'hypersexualisation d'une part, et d'autre part, autour de la figure de l'artiste torturé et de la nécessité de plonger dans une sorte d'abysse, d'embrasser des mouvements ultra-violents pour pouvoir créer quelque chose de grand.

Le projet est donc également d'interroger toute cette mythologie autour de la relation amoureuse, de la relation sexuelle et de la création comme l'ont fait dernièrement Justine Triet avec *Anatomie d'une chute* ou Mona Achache avec *Little girl blue*.

Pour ce faire, je voulais que le film ait lieu dans l'espace mental de mon héroïne (Maya) afin de créer un faux huis-clos qui oscillerait entre vie rêvée, souvenirs et actions au présent, jusqu'à mêler les temporalités et les espaces.

Mon dispositif, c'est celui du film-album : une continuité dialoguée (ici le huis-clos) entrecoupée de clips musicaux dans d'autres lieux (ici les souvenirs / la vie rêvée).

Ayant toujours fait de l'écriture comme de la musique, cette idée m'est venue naturellement en voyant des films qui traitent de sujets similaires à ceux que je traite ici dans lesquels la musique a une importance primordiale comme *Melancholia* de Lars von Trier ou *Annette* de Leos Carax.

La composition de la musique originale a également amené le titre du film. Elle prend la forme d'un album de morceaux parfois seulement instrumentaux, parfois accompagné de paroles dans un mélange d'influence rock, classique, romantique et trip-hop et toujours dans des durées et des constructions différentes, d'où l'idée que le film aurait une forme de rhapsodie, une rhapsodie rouge comme le sang et comme la passion.

Cette idée d'album narratif romantique vient d'abord d'*Histoire de Melody Nelson* de Gainsbourg et à également été nourrie par *Tristan et Isolde* de Wagner.

L'écriture des paroles ainsi que le mélange de musique rock, classique et électronique ont été majoritairement inspirés par la musique de Lana del Rey et de Radiohead.

Cet espace mental, où va donc se jouer ce que j'ai voulu être une tragédie contemporaine m'a été inspiré par la mise en scène de *Bérénice* de Racine par Roméo Castellucci (texte qui avait déjà inspiré mon écriture et l'idée du huis-clos).

Il me permet de faire revenir un personnage dans la vie de Maya dont on sait la mort prochaine sans jamais en connaître la cause et de déréaliser ce personnage jusqu'à ce qu'il soit clair qu'il n'est qu'une figure inventée pour lui permettre de faire son deuil, de se débarrasser de la pulsion autodestructrice et de l'angoisse existentielle qui l'habite et qui rôde dans l'appartement.

Il a donc un rôle cathartique.

L'idée de catharsis et de déréalisation est omniprésente dans le film. Maya est un personnage qui cherche constamment à se déréaliser elle-même dans le but de transcender son quotidien et son corps, de le désincarner.

Cette obsession donne lieu à des passages au registre onirique et / ou surréaliste, à la manière des films de Lynch, de Aronofsky ou de la série *Euphoria* de Sam Levinson.

L'appartement est rempli de cette mythologie. Aux murs sont accrochés de sublimes tableaux italiens représentants des femmes nues, dans les étagères trônent des livres de Rimbaud, de Genet ou de Sylvia Plath et à côté du tourne disque sont disposés des vinyles de Maria Callas, de Mahler ou de Nina Simone.

Le contenu du dressing de Maya est splendide et elle l'est tout autant; Belle, seule et déprimée, elle passe ses journées à attendre que la mort viennent la chercher à la manière des personnages de *Saint Laurent* ou de *L'apollonide* de Bertrand Bonello.

Le déconstruction de la grande tragédie romantique passe par le registre lyrique et grandiloquent de certains dialogues et par l'esthétique des clips parfois tellement emphatique qu'ils en deviennent ironiques à la manière de *La reine Margot* de Patrice Chéreau, des films de Visconti ou de ceux de Tarantino ainsi que par les paroles des chansons en anglais (tout comme le titre du film) ;

Moyen supplémentaire de romantiser, de sur-esthétiser l'ultra-violence des mouvements qui traversent Maya et de créer une opposition avec les séquences d'appartement qui, elles, seront filmées de manière brute, distancée, parfois voyeuriste à la manière des films de Haneke.

Cette dichotomie entre les clips et les séquences de l'appartement invite à une réflexion sur la représentation du corps de l'adolescent, du sexe et de la violence.

Maya n'est pas tout à fait seule puisqu'un des personnages (que j'interprète moi-même) et qui interprète les chansons représente un alter-égo, un double, un mouvement de vie et de création salvateur, dépassant l'artiste lui même et qui crée pour elle un pilier stable sur lequel elle peut compter à l'intérieur d'elle.

Ce personnage m'a été inspiré par le personnage de l'ange gardien dans *Le soulier de satin* de Claudel; il me permet de créer une métathéâtralité à la manière d'Almodovar dans *La mauvaise éducation*, de Wes Anderson dans *Asteroid City* ou de Bruno Merle dans *Felicità*. Cette figure appuie l'idée d'un personnage qui met en scène sa propre vie et qui n'est pas muse d'un autre personnage qui a l'ascendant sur elle mais bien d'elle-même, tout en reprenant un motif du poète maudit : "Je est un autre".

Ce personnage est donc la même personne que Maya, et pourtant ils n'ont pas le même genre. D'autres correspondances entre les autres personnages de genres différents existent pour les faire se correspondre et observer la façon dont leur genres respectifs les séparent et encadrent la circulation de leurs désirs ainsi que les rapports de nécessité qu'ils ont les uns envers les autres.

Ces rapports de nécessité existent et circulent entre tous les personnages du film et pas seulement des filles vers les garçons.

L'idée était de traiter l'impact de l'imaginaire viriliste et patriarcal sur la vie sentimentale et le rapport aux corps comme quelque chose qui concerne et impacte directement tous mes personnages sans exception.

Comme je vois tout autour de moi que cet imaginaire et cette culture impacte tout le monde, qu'importe l'identité de genre ou l'orientation sexuelle.

Rafael R